

# POSITIF

ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE | ACTES SUD

Décembre 2018



du festival Lumière, fut la plus spectaculaire. Prix Lumière 2018 à Jane Fonda. Elle s'est confiée sur son propre mythe et sur celui de son père Henry. À mon palmarès personnel cette année, deux musicals MGM montrés dans le très bel hommage à la fertile carrière de Richard Thorpe : *Dans une île avec vous* (1948) et *Trois Petits Mots* (1950). Deux copies 35 mm étincelantes, conservées à l'Institut Lumière (ne les restituez pas s'il vous plaît : c'est impossible de recréer leurs palettes Technicolor signées Charles Rosher et Harry Jackson !). Dans le premier, l'héroïne de mon enfance, la mirobolante Esther Williams, joue une star hollywoodienne qui tourne un mélo exotique sur une île du Pacifique et devient la proie, ô combien volontaire, du beau lieutenant Peter Lawford. Décors fabuleux de Cedric Gibbons, chorégraphies minnellennes de Jack Donohue – notamment un rêve sous-marin d'un érotisme outré –, production millionnaire de Joe Pasternak ; Richard Thorpe à son zénith. Extase pure ! Du leitmotiv de *Trois Petits Mots*, je me rappelle encore par cœur les paroles, doublées en italien bien sûr. Fred Astaire l'aimait beaucoup, le plus intimiste, le plus révélateur, de ses chefs-d'œuvre en couleur. Il joue Bert Kalmar, parolier génial, qui adore et déteste, non pas sa femme (Vera-Ellen) mais son partenaire, le compositeur Harry Ruby (Red Skelton, autre idole de mon enfance). Cet amour homosexuel si explicite a échappé au contrôle de Louis B. Mayer ! Debbie Reynolds, gavroche sexy, y miaule « Poum poum pi dou », neuf ans avant Marilyn. Au Marché international du film classique, lui aussi en version *expanded* (excellentes les tartines offertes à midi sur une terrasse

digne de la Croisette), une découverte majeure. L'œuvre de Jan Bot, très jeune réalisateur néerlandais, a été introduite par Sandra den Hamer, directrice du Eye Filmmuseum d'Amsterdam. Quelques jours plus tard j'ai visité ce musée unique au monde, bâti tel un œil blanc et géant par Buñuel et Dalí, au bord de la mer du Nord. Dans ses couloirs bourrés de visiteurs, notamment des gosses excités, j'ai rencontré Jan Bot et assisté aux projections de ses films du jour. Chaque matin ce joli robot, jumeau du kubrickien Hal 9000 de *2001 : l'Odyssée de l'espace*, inventé par Pablo Núñez Palma et Bram Loogman, engendre une dizaine de courts inspirés par les nouvelles de la télé, en remontant comme il veut l'immense patrimoine des films muets conservé aux archives du Eye. Allez les voir pour y croire : [www.jan.bot](http://www.jan.bot).

Lorenzo Codelli

---

## Cinémed 2018 40<sup>e</sup> Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier 19-27 octobre

---

Alors que le jury présidé par Robert Guédiguian discernait l'Antigone d'or à *Fiore gemello* de Laura Luchetti, illustration un peu fade d'une idylle adolescente entre un Ivoirien et une Sicilienne qui rappelle les Européens à leur devoir d'hospitalité, le public et les critiques couronnaient une étonnante allégorie réaliste, *Sibel* de Çağla Zencirci et

Guillaume Giovanetti, où Cybèle, souveraine des montagnes, Diane chasseresse et le Petit Chaperon rouge ne font qu'une seule personne interprétée avec une éloquence muette par Damia Sönmez : concis, énergique, nuancé, inventif, le film a une singulière portée ethnographique, politique et mythique ; il n'est pas un plan qui manque de force ; l'usage du sifflement comme parole, la puissance évocatrice de la forêt, la rigidité de la surveillance que les matrones exercent sur les jeunes femmes, la récolte du thé concourent à parts égales à l'originalité de l'œuvre.

On regrettera que *Tel Aviv on Fire* (voir aussi n° 693, p. 38, Venise 2018) ait dû se contenter du prix de la musique, due à André Dzielak : Sameh Zoabi y retrouve la verve de *Téléphone arabe* (2010) pour y lancer avec équité des traits satiriques sur les Juifs et les Arabes, tout en caricaturant – est-ce encore permis ? – les séries télévisées, avec lesquelles sa mise en scène détendue n'a pas de peine à rivaliser et dont le scénario se développe ici au gré des négociations et des chantages entre deux amateurs également incompétents. Ce remaniement de *La Fête à Henriette* fait aussi l'éloge d'une amitié qui naît du travail en commun.

Un troisième film retint l'attention : dans *Il vizio della speranza*, Edoardo De Angelis dépeint avec apreté la misère d'une zone de Campanie, Castell Volturno, dépotoir balnéaire, lupanar fluvial, garni d'immigrantes clandestines, pour la plupart africaines, dont la production se décompose en avortements et en trafic de nourrissons ; le bric-à-brac, les sous-entendus, la figure cruelle des proxénètes, les échappées irréalistes rappellent le goût du cinéaste pour le monstrueux, connu depuis *Indivisibili* (2016), et composent un tableau, nécessairement encombré et confus, mais substantiel et emblématique de la Méditerranée aujourd'hui. Cependant le dévoilement du sens chrétien de la parabole, une passion de la vie, une recherche du salut, a déplu à beaucoup : peut-être était-il trop

---

Fred Astaire et Vera-Ellen  
dans *Trois Petits Mots* de Richard Thorpe



simple de finir par un conte de Noël, dans la veine de Dickens.

C'est une réussite plus modeste que celle de *A Good Day's Work* (*Dobar dan za posao*) de Martin Turk où un brave homme ne cesse d'être puni de ses bonnes actions, ce qui le mène à un assassinat (manqué) et en prison : quoiqu'elle soit bien interprétée, la fable paraît un peu contrainte. De même, dans *Les Météorites*, de Romain Laguna, le charme des découvertes sensibles que fait l'héroïne des éléments terrestres et des signaux du cosmos ainsi que de la vie sociale et de son historicité, se voit entièrement gâché par les poncifs d'une trop banale mésaventure amoureuse.

Alain Masson

---

**Viennale 2018**  
**56<sup>e</sup> Festival**  
**international**  
**du film de Vienne**  
 25 octobre-  
 8 novembre

---

Il y a longtemps que nous n'avions pas rendu compte de la Viennale dans nos colonnes. Le dernier article remonte à l'édition 2007 (n° 563 par Michel Ciment) et le précédent vingt ans auparavant (n° 323 par Lorenzo Codelli). Pourtant, le festival de la capitale autrichienne mérite que l'on y passe quelques

*Tel Aviv on Fire* de Sameh Zoabi

*Classical Period* de Ted Fendt

jours. Si peu de films y font leur première mondiale ou européenne, la Viennale offre – à tout chacun, car elle n'est pas réservée aux professionnels – une occasion précieuse de voir des films présentés dans d'autres festivals et passés inaperçus. À la Viennale, l'absence de compétition et des sélections « parallèles » contribue à répartir équitablement l'attention sur les films, si différents soient-ils du point de vue de leur budget ou de leur projet esthétique. Les deux premiers jours furent marqués par la présentation des deux parties de *Si Lighun* (*Les Âmes mortes*), de Wang Bing (voir n° 692, p. 42) qui a pris une véritable valeur inaugurale. Il résonnait dans plusieurs autres documentaires qui recueillaient la mémoire de personnes disparues tout en menant – avec plus (*The Image You Missed*, Donal Foreman) ou moins (*I diari di Angela. Noi due cineasti*, Yervant Gianikian, Angela Ricci Lucchi) de modestie et de brio – une réflexion sur la place politique et esthétique du cinéma dans la société actuelle. Autres âmes mortes : celles de *Classical Period* (Ted Fendt), documentaire original et étonnant sur un groupuscule d'étudiants de Philadelphie. Férus de culture classique, ils errent dans les arcanes

d'une ancienne traduction anglaise de la *Divine Comédie*, entre paradis et enfer, mais surtout hors du temps. C'est en revanche dans un enfer réel et concret que plongent les trois protagonistes de *Kinsbasa Makambo*. La caméra-vérité de Dieudo Hamadi les suit dans leur lutte pour la démocratie et contre Joseph Kabila, avec du beurre et des bouteilles en plastique comme seules armes pour se protéger des gaz lacrymogènes.

La fiction n'était évidemment pas absente de la Viennale, avec la présence de nombreux longs métrages ayant marqué la rentrée cinématographique en France (*Le Poirier sauvage*, *Burning*, *Girl...*). Mais le festival ranimait aussi l'âme pas si morte du « cinéma hollywoodien à petit budget 1935-1959 », thème de la rétrospective du Filmmuseum. Ces films brefs (moins d'une heure et demie, pour la plupart) génèrent souvent un grand nombre de personnages et semblent gros de tous les épisodes qui pourraient leur être greffés à l'infini. Avec modestie et légèreté, ils n'ont pas peur de s'approcher de l'essence du cinéma en tournant autour de phénomènes mystérieux et inexplicables, en un mot cinématographiques : un rêve (*Strange Illusion*, Edgar G. Ulmer, 1945), un léopard qui rôde autour d'un bassin dans un jardin (*The Leopard Man*, Jacques Tourneur, 1943), l'apparition du cinéma parlant (*It Happened in Hollywood*, Harry Lachman, 1937). Par comparaison, *In Fabric* (Peter Strickland), long métrage d'aujourd'hui présenté dans la sélection, apparaissait, malgré d'indéniables qualités formelles, long et... fabriqué, comme si c'était l'âme qui manquait à la série B d'aujourd'hui.

Louise Dumas



